



« Beyond my dreams »
DOSSIER DE L'EXPOSITION

Un commissariat de Marie Deparis-Yafil
sur l'invitation de Isabelle Lefort

Galerie Mondapart
5 avril - 4 mai 2013

Corine Borgnet, Anne Brégeaut, Clémentine de Chabaneix, Claire Combelles, Jessy Deshais, Pilar du Breuil, Vanessa Fanuele, Pascal Frament/Sayaka Shoji, Hervé Ic, Sylvie Kaptur-Gintz, Sandra Krasker, Sébastien Lambeaux, Jamila Lamrani, Gabriela Morawetz, Julie Perin, Mai Tabakian, Yveline Tropéa

« Beyond my dreams »

« Mon tourment à moi,
c'est le sommeil,
si j'avais bien dormi toujours,
j'aurais jamais écrit une
ligne »

(LF Céline - *Mort à crédit*)

Prenant le contre-pied de cette phrase de Céline, mise ici en exergue, « **Beyond my dreams** » se propose, au travers d'installations, de peintures, de photographies, de sculptures ou de vidéos, de montrer combien les domaines du sommeil et du rêve recèlent de richesses propres à éveiller la créativité des artistes contemporains.

Physique du sommeil...

Il y a toujours dans l'exploration de la représentation physique du sommeil et de ses « outils » une forme d'ambiguïté. L'espace protégé du lit est à la fois celui de nos rêves et de notre finitude, du plaisir et du chagrin, ainsi que le suggèrent **Yveline Tropéa** ou **Sylvie Kaptur-Gintz**. Et le dormeur, pour trouver son nécessaire repos, devra pourtant se sentir en suffisante confiance pour s'abandonner, abandonner le « dehors » pour le « dedans », livrant ainsi sa fragilité, sa vulnérabilité, ici, à nos regards, comme le couple peint par **Hervé Ic**, ou encore les corps assoupis de **Sandra Krasker**.

Voici venu le parfois redouté moment du sommeil, la traversée du miroir, à la manière d'Alice, peut-être vêtue de la chemise de nuit imaginée par **Claire Combelles...**

Métaphysique du dormeur...

Le rêve est « la voie royale de l'inconscient » disait Freud, cette boîte de Pandore, à l'instar des « objets secrets » de **Vanessa Fanuele**, là où s'expriment, sans considération de logique et de rationalité, les désirs et les effrois les plus profonds, là où se transforme la réalité et se condensent les images.

Plongeon dans l'inconnu qui est en soi, comme peut l'exprimer le dessin de **Corine Borgnet** ou la mini-installation de **Clémentine de Chabaneix**.

« Ainsi la difficulté de raconter un rêve vient-elle en partie de ce que nous avons à traduire des images en paroles. Je pourrais vous dessiner mon rêve, dit souvent le rêveur, mais je ne saurais le raconter. » (S. Freud - *Introduction à la psychanalyse*, 1922).

C'est cet espace-temps paradoxal et fascinant du rêve, où tout devient possible, où les images font fi du réel et des mots pour les dire, que les artistes peuvent tenter d'appréhender, voire de reproduire, comme **Jessy Deshais** dans sa vidéo hypnotique, cherchant parfois à « dessiner leur rêve », ainsi pour **Pilar du Breuil**, ou à produire des images de rêve, qui sont parfois cauchemardesques !

Poétique du rêve

Du sommeil de l'artiste, produisant ses rêves, à l'acte créateur, il n'y a peut-être qu'un pas, un glissement...Le rêve est espace poétique, au sens étymologique propre, « poiêsis », espace de création. De là peut-on aisément lier le domaine intime du rêve à celui de la création artistique. Soit que l'artiste puisse puiser dans ces strates obscures de quoi nourrir sa créativité, comme a pu le faire la violoniste **Sayaka Shoji** et le vidéaste **Pascal Frament**. Soit que d'une manière plus générale, on puisse élaborer des analogies entre le processus imaginaire à l'œuvre dans la production artistique et ce qui se joue dans nos visions oniriques : perturbations alogiques, spatiales ou temporelles, enchevêtrements des registres visuels, ambivalences des émotions, condensation des représentations, intrusions... Les œuvres de **Anne Brégeaut**, de **Gabriela Morawetz**, de **Julie Perin** ou de **Jamila Lamrani** tiennent, chacune à leur manière, de ces différents registres.

Les étranges champignons de **Mai Tabakian** ressortent-ils d'un symbolisme onirique freudien ou d'un passage vers une transe psychédélique, ouvrant des portes inconnues ? Participant d'un acte chamanique, les photographies de **Sébastien Lambeaux** témoignent de cette possible dimension « prophétique » du rêve.

Dans les espaces labyrinthiques de la galerie, « **Beyond my dreams** » invite à une déambulation poétique et onirique, un voyage dans un territoire instable, entre inquiétude et enchantement.

Marie Deparis-Yafil
Commissaire de l'exposition

Les artistes

Corine BORGNET



« Deep down », 2007 - dessin au fusain - 66 x 84

« Le gant de l'ogre », 2007 - Résine acrylique, cheveux, terre, fleurs - Long. 30

« Pince X » Série Les outils, 2007 - Résine, acrylique et silicone - 40 x 40

Le monde « enfantin » de Corine Borgnet n'est pas un monde infantile, et n'est jamais qu'un fragile vernis posé sur le sombre et l'étrange, l'inquiétant, le sans nom, sans visage, dévoré par les peurs enfantines et les angoisses adolescentes, une mince protection contre la beauté envoûtante de l'ombre.

Elle dessine des apparitions, au fusain, suggérant le visage de la blanche Ophélie « sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles », pour reprendre le vers de Rimbaud, dans un esprit expressionniste et symboliste, ou celui d'un Narcisse, figure parabolique de l'adolescence fascinée de soi, de l'expérience de la sensibilité et de la souffrance, qui ne pourra vieillir que s' « il ne se connaît pas » aura prédit Tirésias. Ce sont des histoires de solitude, des mondes de mystère et d'étrangeté pure, d'associations libres et de glissements poétiques et inattendus, à la fois qu'une sorte de quête de pureté...

L'oeuvre de Corine Borgnet, sous des dehors ludiques et insolites, est donc tout entier tourné vers le monde de l'enfance, territoire de liberté, espace-temps privilégié dans lequel la double emprise du principe de plaisir et des peurs de l'enfance, source de tous les imaginaires, ne se sont pas encore heurtés à la rationalité, au principe de réalité et aux nécessités économiques.

Dans « Beyond my dreams », le dessin de Corine Borgnet, « Deep down », augure de la plongée dans l'inconnu qui est en soi, celui qui advient au moment du rêve et dont on n'attend jamais les contours.

Et puis ici et là, dans des endroits tenus secrets et qu'il nous faudra découvrir, d'étranges objets, comme tout droits sortis d'un film de Lynch ou de Burton, ou de n'importe quel cauchemar dans lequel, glissement fantasmatique, plus rien n'étonnerait malgré l'effroi.

Anne BREGEAUT



« Paysage oublié » - Série Paysages oubliés, résine, peinture acrylique, roulettes, 35 x 35 x 40 cm., 2012, avec le soutien du CNAP, Centre national des arts plastiques (soutien pour le développement d'une recherche artistique), ministère de la Culture et de la Communication.
Courtesy Galerie Sémiose

Les « paysages oubliés » d'Anne Brégeaut sont comme des mondes en soi, des microcosmes, des bulles d'imaginaire en suspension à quelques centimètres du sol, des espaces mentaux détachés de la réalité. « Montées sur roulettes, qui ressemblent à des jouets, (ils) nous transportent vers un ailleurs onirique et imaginaire. » (Antoine Marchand)

Une œuvre d'Anne Brégeaut est toujours une brèche, un passage, une trouée, une échappée vers cet envers de soi qui n'a cure de la cohérence et de la logique, un espace de liberté peut-être, de contestation de l'ordre établi, un territoire régi par d'autres lois que celles de la comptabilité.

Un envers où l'impossible devient possible, pour que, tel *Alice in Wonderland*, chacun d'entre nous puisse de quoi nourrir ses propres mondes fantasmatiques et ses rêveries.

« Nos souvenirs ont-ils jamais existé ? », a récemment écrit Anne Brégeaut sur un mur de la Maison des Arts de Malakoff. Sans doute, et davantage encore, il en est de même de nos rêves.

Le « paysage oublié » posé là est une apparition.

Les mondes que propose Anne Brégeaut sont-ils des réminiscences enfantines ? Sans doute, s'il nous faut entendre par là ce que le moment de l'enfance a ancré en nous d'angoisses indélébiles, d'immémoriales inquiétudes et de monstres secrets sous les couleurs acidulées.

Clémentine DE CHABANEIX



Œuvres présentées

« Repos », 2012- Dessin, 30 x 40

« Conversation secrète », 2013 - installation, mixed media - Bande sonore : Pierre Boscheron

« Mes histoires sont des sculptures », dit Clémentine de Chabaneix. « Histoires universelles ou intimistes, angoissantes ou poétiques. La matière première est une émotion, un geste, un souvenir ». Ici se dessine un univers poétique et fantasque d'où naissent de petites sculptures, des dessins racontant des histoires d'enfance, éternellement liées à la mémoire et au souvenir, de ceux qu'on a et de ceux qu'on se fabrique, de ceux dont on rêve - beaux ou effrayants-, aux accents parfois magrittiens, de ceux, nostalgiques, qui résonnent en nous d'échos familiers mais lointains.

Dans une installation in situ à découvrir, Clémentine de Chabaneix cherche à évoquer le dédoublement du corps et de l'esprit pendant le moment de rêve : « Le corps et l'esprit ne se consultent plus ou peu, mais restent menottés l'un à l'autre. »

Un personnage féminin lévite au dessus de son lit, immobile. Autour d'elle, comme des ombres, des images apparaissent et s'évanouissent. Ces images, comme les idées pendant le rêve, ne sont pas reliées entre elles. Elles

se suivent, se conjuguent ou se contredisent et forment un langage que ni le corps ni la conscience ne contestent.

Une bande sonore évoque tantôt la présence du corps, par des sons concrets (respirations lente, étoffe froissée...) tantôt le langage du rêve avec des sons plus abstraits (nappes répétitives, hypnotiques, lancinantes, sons du quotidien déformés...)

Une scène qu'on observera comme par effraction...

Claire COMBELLES



Œuvre présentée

« Sous les jupes de la future mère », 2013 - Robe de mariée, tulle, plumes, peinture à l'huile, corde et plombs - dimensions variables

Le travail de **Claire Combelles** explore à la fois la peinture comme média et des matériaux divers mais toujours simples, souvent « pauvres » ou bruts, comme supports.

« Ma peinture est faite de strates et de sutures qui fonctionnent comme une archéologie de la peinture, mettant à jour des éléments profonds et racinaires de notre humanité et de notre existence au monde.

Parallèlement à ces éléments plutôt primitifs, un vocabulaire extrêmement féminin est présent au travers du textile, de la couture, de l'usage d'une certaine gamme colorée. »

« Sous les jupes de la future mère » appartient au cycle de création « Chambre nomade » inspiré par le texte de Virginia Woolf « A Room of one's own ». Chambre nomade comprend plusieurs installations, conçues comme des refuges, des espaces de liberté face à l'adversité. « Parfois, écrit Claire Combelles, « la poésie peut devenir un ultime moyen de survie. »

Ici, entre terre et ciel, cette robe devenue chemise de nuit tente de prendre son envolée, retenue malgré tout par les cordes et les plombs.

Robe de rêve, au propre comme au figuré, elle symbolise la candeur et la fantasmagorie de la robe de bal, de princesse ou de mariée qui nourrit parfois les songes des petites filles.

Mais le bas de la robe est comme tâché par de l'herbe et de la terre ; peut-être en rêve sera-t-elle allée traîner en forêt ? Ou alors se nouent autour d'elle des intrigues aux confins du rêve et du cauchemar, de l'amour et de la mort.

Jessy DESHAIS



Œuvre présentée

« R#1 », 2011 - installation vidéo/son, « borne » 120 X 40 X 40, 4 casques audio
Avec la complicité de Marc Amyot

Pour « Beyond my dreams », Jessy Deshais explore la matière de ses propres rêves, avec cette « sculpture- vidéo », accompagnée d'une création sonore, hypnotique et hallucinatoire, mettant en abîme un mouvement itératif rotatif et circulaire, obsédant comme peuvent l'être parfois les images dans les rêves-ou les cauchemars-.

Une certaine violence du corps et des « petites merdes du quotidien » s'exprime, toujours avec un certain humour, au cœur du travail de Jessy Deshais. Ses œuvres témoignent en tout cas d'une humanité qui n'a peur ni des mots ni des images, se joue des bienséances, des codes et des réalités, fussent-elles organiques. Elle porte un regard à la fois décalé et sans détours sur la trivialité de la réalité, regard critique et parfois acerbe sur le monde dans lequel nous vivons, nous suggérant que la vulgarité n'est pas toujours là où on croit.

Cela n'exclut pas un onirisme à sa façon, à mi-chemin entre Méliès et David Lynch, à l'instar de la série de films courts « .363 », que Jessy Deshais réalise avec Daniel Ablin.

Car pour Jessy Deshais, toute œuvre est toujours une contribution, si ce n'est à changer le monde, au moins à nous tirer un sourire, ce qui peut toujours être un début de révolution...

Pilar DU BREUIL



Œuvre présentée

« Quiosco N°3 », 2010- Photographie, tirage direct sur Dibond - 90 x 60

Pilar du Breuil se consacre à la photographie retravaillée numériquement depuis 2007. Cette transformation de l'image par l'outil informatique donne à cette image de kiosque surgi de nulle part une dimension particulièrement onirique, comme dans un no man's land détaché de toute réalité, la sensation d'une sorte de monde flottant, évoquant tout à la fois l'incertitude de la mémoire et le souvenir évanescent des images du rêve au réveil.

Pilar du Breuil, à propos de cet étrange kiosque, raconte :

« Dans mon enfance, en Espagne, les kiosques faisaient partie de mes rêves quotidiens : des bonbons, des jouets et, plus tard, des cigarettes que je ne pouvais pas toujours acheter, s'y affichaient. Ces kiosques, je les ai redécouverts, avec mon appareil photo, bien plus tard. (...)... J'en ai photographié quelques-uns à Valladolid et à Madrid, et j'ai en travaillé plus particulièrement trois. Pour cette photographie, après avoir isolé le kiosque de son contexte urbain, je l'ai vidé de toutes les revues et autres objets que j'ai remplacés par des éléments qui font partie de mon passé récent : photos de bois, de graffitis et de briques. Ainsi ce kiosque est-il passé d'un rêve d'enfance à un rêve-mémoire. »

Vanessa FANUELE



Œuvre présentée

« Opus I », 2012 - technique mixte (bois, mousse de polyuréthane, plastique, perles, corail, nylon, cire, sel) - 112x32x19 cm

Dans « Beyond my dreams », **Vanessa Fanuele** montre une de ses étranges compositions sculpturales, comme une boîte à secret, mini-cabinet de curiosités inconscientes, recelant de recoins mystérieux, qui peut aussi être interprété comme un espace mental dans lequel glissements, associations, disjonctions, sauts a-rationnels formeraient un « topos », un objet hétéroclite mais présent.

Le travail de Vanessa Fanuele, protéiforme, dessin, peinture ou installation, s'articule autour d'interrogations complexes liés tant à la question de la féminité qu'à la mémoire ou aux espaces mentaux. Dans une sorte d'archéologie intérieure, aux travers d'éléments plastiques parfois hétérogènes qu'elle déplie, triture, traite et maltraite, elle cherche à extraire de la mémoire, comme on ouvre une boîte de Pandore, les réminiscences d'une identité, d'une histoire, des fragments d'émotions, des explorations indéçises, un secret.

Des confins de la conscience et du corps elle extirpe des « monstres », personnels ou collectifs, toute une mythologie intime qui rejoint souvent une certaine forme d'intuition du sacré, jouant parfois l'ambiguïté de la sensualité des corps en même

temps que de leur organicité. Dans une expression radicale et dramatique, troublante dans son raffinement évoquant quelque monde enseveli, reliques, éléments organiques ou objets précieux se lovent entre eux et prolifèrent en rhizomes d'une conscience profonde, affleurant toujours entre les déchirures, territoires occultes, lieux d'histoires architectoniques et mémoire, espaces d'émotion et d'onirisme.

Pascal FRAMENT / Sayaka SHOJI



Œuvre présentée

« Synesthesia », 2008 - Son seul, 3'29 - Vidéo son 3 ' 44 ''

Réalisation : Pascal Frament et Sayaka Shoji

Musique : Dmitri Shostakovich - Prélude Opus 24- Adagio N°22 -Interprété par Sayaka Shoji (violon) et Itamar Golan (piano) (Deutsche Gramophon)

Courtesy Galerie Exit

La vidéo « Synesthesia », réalisée en 2009, est montrée ici pour la première fois dans le cadre d'une exposition d'art contemporain.

Elle est le résultat de la rencontre entre le vidéaste **Pascal Frament** et la violoniste japonaise internationalement connue **Sayaka Shoji**.

Le projet mené par Sayaka Shoji et Pascal Frament constitue ainsi une expérience nouvelle, un projet réellement inédit, tant dans le monde de l'art contemporain, que dans celui de la musique classique. Il s'agit d'une véritable création commune entre deux artistes venant d'horizons différents, mais se rejoignant dans leurs affinités et leurs univers esthétiques.

Dans ce projet expérimental, la musique ne sera pas, comme souvent dans les vidéos plasticiennes, un accompagnement des images. Au contraire, ici, les images prennent racine dans la musique et la portent. Pour Sayaka Shoji, il s'agissait aussi d'une sorte d'hommage à l' « âme russe » et aux musiciens russes qui la fascinent.

Réalité ou projection mentale ? L'homme tombe-t-il ou rêve-t-il qu'il tombe ? Se réveillera-t-il ou sombrera-t-il vraiment ? Et les images de vie, bribes de souvenirs, sont-ils les restes d'une vie réelle, une exploration de la mémoire ou une construction imaginaire ? Accompagnant l'homme dans sa rêverie, le spectateur flotte dans un monde incertain, visite des univers intimes et se laisse porter, lentement, par des images poétiques. Noir et blanc et auras de couleurs alternent produisant une atmosphère d'intimité et d'étrangeté, un puzzle mental, celui d'une femme, peut-être...

Hervé IC



Œuvres présentées :

Série « Les dormeurs »- « Dormeuse », 33x41 cm, huile sur toile, 2010 - « Dormeur », 33x41 cm, huile sur toile, 2012

Remerciements Galerie Mircher

Un dormeur, une dormeuse, qui ne sont pas un couple. Il s'agit des artistes Laurent Jourquin et Pascale Barret, tous deux plongés dans un sommeil que l'on imagine créatif...Deux petits tableaux comme une effraction intime, une zone possible de passage entre la figure du dormeur et la matière du rêve. Dans cette manière un peu précieuse qui lui est particulière, les peintures de Hervé Ic captent hypnotiquement notre regard.

Stéphanie Katz écrit à propos du travail de Hervé Ic : « Tel un cartographe de nos mémoires immédiates, il élabore une investigation quasi scientifique qui prend la forme de variations autour de scènes de genre types(...)

Prenant comme point d'origine arbitraire les années 60-70, qui correspondent à sa propre date de naissance, Ic nous propose de l'accompagner au fil d'un décryptage visuel progressif. Cette démarche le conduit à reconstruire une sorte d'album commun, qui tresse ensemble les codes sociologiques de situations standards repérables, les souvenirs aujourd'hui inavouables en famille, et les références culturelles qui fonctionnent comme des légendes explicatives implicites. Depuis les séries des « Batailles navales » et des « Putti », qui plongeait dans les ambivalences du bon et du mauvais goût de la culture officielle, jusqu'aux derniers « Freaks » qui dissimulent les caricatures de ses contemporains sous les boursouflures du temps, en passant par les mises en scènes de couples échangistes tirées de revues pornographiques des années 70, ou les portraits d'adolescents « raveurs » d'aujourd'hui, Ic pose les balises d'un cheminement intime. (...)

En premier lieu, c'est en peintre que Ic prend acte du fait que nous sommes définitivement entrés dans l'ère des écrans. (...)

Si bien que, par une esthétique de la transparence maîtrisée, il parvient à relancer l'énergie inversée des écrans, en faisant remonter depuis le fond de l'image une multitude d'évocations, d'apparitions, de suggestions, qui sont autant de béances et d'incertitudes ouvertes dans la rigidité de la représentation. Une autre lumière, celle de la peinture cette fois, révèle les strates antérieures de l'image, soulève les calques successifs de la mémoire, pour construire une sorte de radiographie des implicites contemporains. Véritable acte de dissection en peinture des réminiscences collectives, la stylistique de Hervé Ic interroge les héritages transversaux et traces des équivalences inédites entre les acquis du passé et les enjeux du futur.(..)

De la symbolique des contes pour enfants, aux cauchemars véristes du monde adulte, certains tableaux construisent un voyage multidirectionnel, dans un paysage où le pire et le meilleur se côtoient, où la brutalité nourrit l'attachement et la douceur couve sous l'agression. »

Sylvie KAPTUR-GINTZ



Œuvre présentée :

« Seules les larmes sont pour l'oreiller », 2012 - Installation, 30 oreillers 60x60 chacun, oreillers durcis recouverts de tarlatane brodée et dessin crayon aquarelle sur papier millimétré
Photo ci-dessus : Deborah Gintz

Œuvre « d'ouverture » de l'exposition, l'installation de Sylvie Kaptur-Gintz invite les visiteurs à pénétrer dans l'univers de l'exposition sous une poétique et spectaculaire envolée d'oreillers brodés.

« Seules les larmes sont pour l'oreiller » est une phrase que Sylvie Kaptur-Gintz a souvent entendue dans la bouche de sa grand-mère. Manière de dire que la nuit et le lit sont le temps et le lieu des songes, mais aussi ceux, dans le secret de la chambre, des tristesses, des regrets et des souvenirs douloureux.

Le travail de Sylvie Kaptur-Gintz, et notamment ses objets et installations, témoignent tous d'un goût pour les matières nobles mais simples, et surtout d'un intérêt très vif pour les questions d'identité, de mémoire, d'histoire, de filiation et de transmission entre les générations.

Dans son travail d'installation, Sylvie Kaptur-Gintz s'approprie les gestes des anciens, des petites mains, tailleurs, maroquiniers... Gestes qu'elle n'a pas appris, qu'elle utilise, dit-elle, « d'une main malhabile » dans un souci de préserver et de nourrir le fil des filiations et des transmissions, d'une histoire mais aussi d'un vocabulaire qui est devenu peu à peu la trame de son travail.

« Dans mes installations » explique-t-elle, « j'utilise des matériaux simples de la vie quotidienne, mais je bataille avec ces matériaux pour élaborer un nouveau

vocabulaire artistique ». Car pour elle, le geste de création est étroitement lié aux notions de naissance et de renaissance. Le monde, ou plus exactement « l'être au monde » est une naissance sans cesse renouvelée, porteuse de mémoire, d'identités, d'histoires individuelles et collectives. Chez elle, les dispositifs formels sont intimement liés au sens, aux émotions suscitées, évoquant la singularité de la condition humaine, la présence humaine dans sa multitude et son unicité, dans sa force et sa fragilité.

Sandra KRASKER



Œuvre présentée :

« Sommeil paradoxal », 2013 - Installation de 8 dessins sous plexi, 40,5X59 cm (1dessin) - 30X40,5 cm (4 dessins) - 20X30 cm (3 dessins) - Fusain, sanguine

Pour « Beyond my dreams », Sandra Krasker a produit « Sommeil paradoxal », une série inédite de portraits de « dormeurs et dormeuses », au fusain et à la sanguine, dans une installation en suspension délicate, évoquant la vulnérabilité du corps dans le repos et la fragilité de l'état de sommeil.

L'oeuvre dessinée de Sandra Krasker s'inscrit dans une recherche particulièrement contemporaine sur ce qui anime le corps, non pas tant dans la forme générique du corps humain, mais dans ce qui en constituerait un portrait possible. Sandra Krasker entend saisir une vérité du modèle, une vérité sous-jacente, perceptible dans un regard, une attitude, un geste... Il s'agit pour elle de privilégier la saisie de l'émotion, du vécu, du ressenti, une forme de beauté qui n'est pas celle, académique, de parfaites proportions, mais qui a à voir avec ce qui transparait de l'humain, ce qui en fait la beauté, en somme, réévaluant ainsi le sens de la « figuration ». Derrière cette sorte de perfection classique de la ligne, ce n'est pas le corps qu'elle dessine mais c'est à travers lui, parce qu'il est enveloppe et support nécessaire, la saisie d'une intériorité implicite, le choix de la vulnérabilité de la chair à la fois que de sa puissance, une certaine forme de véracité au-delà, ou en deçà de la matière.

Ainsi, les dessins de Sandra Krasker expriment avec puissance et subtilité ce besoin de sentir les palpitations de la vie, le sang qui coule dans les veines, la chair dans

son dénuement, sa fragilité concrète, sa complexité aussi, bref, tout ce qui donne sa valeur intrinsèque et inaliénable à l'humain, à l'heure où le cynisme l'emporte parfois sur la vie.

Sébastien LAMBEAUX



Œuvre présentée :

« Supports pour incantations chamaniques », à partir de 2009 - ensemble de photographies, 10 x15 cm chaque - Impression jet d'encre sur papier glacé, matériaux organiques et coffret

Non loin de l'œuvre de Mai Tabakian, que l'on pourrait opportunément interpréter comme hallucinogène, les photographies du plasticien et chamane **Sébastien Lambeaux** témoignent de la dimension « prophétique » du rêve.

« Rêver, » dit Don Juan, Chaman d'origine Yaqui ayant initié le célèbre anthropologue américain Carlos Castaneda, aux secrets ancestraux de l'animisme amérindien, « ne peut être qu'une expérience. (...). Par l'acte de rêver, nous pouvons percevoir d'autres mondes, que nous pouvons assurément décrire. (...), nous pouvons sentir comment rêver ouvre ces autres royaumes. Sébastien Lambeaux est-il un sorcier, un prêtre animiste ou vaudou, un marabout ? Il se définit lui-même plus communément comme un chaman nord-européen, considérant que l'expérience mystique chamanique ne constitue pas une curiosité ethnologique mais une conduite pouvant faire sens dans toute société, y compris dans le monde contemporain.

Sébastien Lambeaux confectionne ainsi des fétiches qu'il active/réactive lors de rituels privés, ou publics.

Le travail présenté dans « Beyond my dreams » consiste à intervenir sur des photographies issues d'internet et imprimées au moyen d'une imprimante à jet d'encre dont les pigments instables ont la particularité de réagir à certains fluides.

Sébastien Lambeaux utilise ces supports durant certains de ses rites chamaniques. En y appliquant des matières organiques incantatoires, les images se déforment et s'effacent petit à petit. Il répète ces rituels jusqu'au moment où il peut faire une interprétation divinatoire du résultat visuel.

Le chamane explique : "Durant chaque transe chamanique, j'alterne des phases de rêves et d'éveil. C'est durant les phases de rêves, et en suivant, que j'accomplis le rituel sur les images. Les rêves laissent des traces sur mes supports incantatoires, elles sont le résultat d'actions durant les phases de transes/rêves. En général, je découvre le résultat une fois "réveillé". »

Jamila LAMRANI



Œuvres présentées :

« Entre deux rêves » : « la forêt fragile », 2013, installation in situ - mini lit, branches, matière cotonnée

« La forêt des tresses », 2013, installation in situ : minis sculptures robes, tresses en fils de soie, matière cotonnée

Pour « Beyond my dreams », Jamila Lamrani a choisi d'investir deux espaces inusités pour cela, les fenêtres de la dernière salle d'exposition de la galerie. Les transformant en « petits cabinets de curiosité », elle y installe son univers, deux univers parallèles, « entre deux rêves ». On y retrouve l'atmosphère onirique et mystérieuse, et la délicatesse de ses installations.

A propos de son projet « Entre deux rêves », Jamila Lamrani écrit :

« Le rêve, cette activité incontrôlée, est entouré par tant de mystères qui le maintiennent hors de toute compréhension physique ...et le pousse hors de nos limites.

Le rêve a-t-il un visage, des traits...peut-il avoir une forme, une représentation ?

En quête d'une identité imaginaire pour un rêve, « Entre deux rêves » est une tentative de dresser deux territoires, une reproduction de deux visions fictives ... un essai pour les enfermer dans un espace poétique ...

Se sont des restes, des fragments, figés par la mémoire.

Créer une existence, un univers habité et habillé par des fragments, des bribes de rêves lointains, une vie imaginaire ...Par deux petites séquences dont le contenu est inventé, on aperçoit des mini sculptures (lit, robes, tresses, branches) dans un univers figé dans son instant ...ces éléments fragiles en miniatures endormis, reposent immobiles. »

Le travail de Jamila Lamrani se dessine comme un « grand écart entre force et fragilité, douceur et violence »* oscillant, ou faisant le lien, entre son souci du monde contemporain, dans sa complexité et ses enjeux, son engagement, et la « sphère de l'intime »*, la persistance de l'enfance en nous, « pris en étau entre des aspirations contradictoires »*, entre imaginaire et réalité, mémoire et existence. Dans sa quête de matérialisation de la mémoire, l'artiste tente de retisser les fils des non-dits, de dessiner la forme des secrets sous les voiles.

Avec, toujours, une extrême et délicate poésie, elle use de matériaux « simples, ordinaires, fragiles », à la réception sensible et immédiate. Des fils de laine ou des voiles de gaze, du papier de soie ou du coton, un papier qui découpe les formes, du noir et des blancs cotonneux... produisent de « douces architectures », des pleins et des vides, des objets que l'on devine, retenus, des espaces comme des lieux qu'on ne déflore pas. Dans cette économie de moyens, Jamila Lamrani sait créer des œuvres qui « disent ce rapport au réel qui existe même dans les limbes embrumées de nos rêves ».

**d'après Bernard Collet, janvier 2011*

Gabriela MORAWETZ



Œuvre présentée :

« J'ai rêvé que... », 2008 - Photographie, jet d'encre pigmentaire sur papier Hahnemühle - 1 pièce 160 x 110 x 512 et 6 pièces dimensions variables sur socle 50 x 11 à x 12

Remerciements Galerie Thessa Herold

Le travail de **Gabriela Morawetz** se situe « dans ce champ entre la poésie et la sorcellerie, et vise à révéler que l'autre face des choses ne saurait être une, ni totalement celle du rêve. A la manière d'Alice, c'est par l'image qu'elle nous conduit en un lieu intérieur, personnel, au bord de ce qui préside à l'invention des mots. » (Alin Avila)

Nombreuses sont les œuvres de Gabriela Morawetz qui nous mènent ainsi aux confins du rêve, de la poésie pure et de l'irrationnel.

Ici, un lit sans dormeur, qui, dans la simplicité de sa couche, semble exsuder de bulles, un bouillonnement peut-être, de souvenirs oniriques, et des images de dormeuse, repliée sur son monde, renvoyée dans l'agitation de son sommeil.

Il subsiste toujours quelque chose de mystérieux et d'inexplicable dans la fait de ce double monde dans lequel tous nous vivons, une partie ici, l'autre moitié ou presque sur cette « autre rive » toujours aussi étrange que familière.

La sensibilité néoromantique de Gabriela Morawetz sait merveilleusement tirer le parti le plus poétique de ce genre d'ambigüité et de cet état de suspension.

Julie PERIN



Œuvre présentée :

« Réminiscence » 2013, installation in situ, volumes en plâtre blanc, dimensions variables, écriture in situ, crayon gris

Photo ci-dessus : Max Torregrossa

Extrait du texte « Fais de beaux rêves ma douce ... »

« Recouverte d'un drap blanc, elle attend que la nuit vienne la prendre. S'endormir doucement et paisiblement voilà ce à quoi elle aspire.

En mode veille, l'esprit vagabonde, les traits se détendent, le corps s'abandonne.

Elle lâche prise ... »

« Réminiscence » est un travail autour du rêve, de ce qu'il reste en mémoire dans le réveil des yeux mi clos.

C'est dans l'obscurité de la nuit que nous jetons nos coups d'œil. Nous pénétrons sans cris égardés les rêves et les cauchemars d'un Autre, à pas de velours des sensations parfois indéfinissables et tangibles se mettent en œuvre.

La machine est alors en mouvement et nous embarque malgré nous sur un chemin sinueux, où la conscience laisse place aux incontrôlables inconvenables convenues de l'esprit.

Du ressenti au ce que j'ai cru voir, Réminiscence fait appel de part ses volumes en plâtre blanc, vierges, tramés comme une peau habillés d'une écriture où les mots unis et désunis se débattent du cauchemar au rêve.

C'est dans l'empreinte, la trace que tout se joue.

(Julie Perin)

Mai TABAKIAN



Œuvres présentées :

Série « Champions'league », 2012 - Ensemble de 4 sculptures, dimensions variables, textiles sur polystyrène

Série « Flower Power », 2012 - Ensemble de 4 sculptures, dimensions variables, textiles sur polystyrène

« Cendrillon (trouver chaussure à son pied) », 2013 - 19, 5 x 19 x 19, textiles sur polystyrène

Fleurs dévorantes et champignons vénéneux ? Visions hallucinatoires ? Plantes psychotropes ? Confiseries géantes de chez Willy Wonka ? Métaphores sexuelles pour rêves de jeunes filles, délice freudien ? C'est peu de dire que les deux ensembles d'œuvres de Mai Tabakian présentées ici ouvrent à bien des interprétations possibles !

Un peu avant, on aura découvert, en explorant les recoins de la galerie, une « Cendrillon » dont la cible - trouver chaussure à son pied - est sans ambiguïté malgré la métaphore.

Mai Tabakian aime décidément prendre à rebours, avec humour et malice, les mythes et les contes de fées qui nourrissent les rêves des petites filles !

Sur le plan formel, ces pièces, objets hybrides à la dimension sculpturale, voire architecturale, offrent une intéressante alternative aux productions d'œuvres textiles contemporaines. Ni couture, ni broderie, ni tapisserie, son travail s'apparente presque à une sorte de « marqueterie textile », le tissu étant embossé sur des pièces de polystyrène extrudé.

Avec beaucoup de finesse et de savoir-faire, Mai Tabakian produit ainsi des œuvres plastiquement hautement désirables, mais donc les apparences pop et colorées ne doit pas occulter les forces obscures qui s'y cachent, inquiétantes ou douloureuses réalités, sentiments ou pensées, comme une forme de lutte contre une cruauté dont nous ne savons pas tout.

Yveline TROPEA



Œuvre présentée :

« Ma couche », 2010 - Installation, Lit recouvert de tissu damassé, brodé - 150 x 90

Cette œuvre, entre sculpture et installation, occupe une place particulière dans le travail d'Yveline Tropéa, tout en recelant, comme à l'accoutumée, d'éléments autobiographiques masqués et de représentations symboliques.

Ici, un lit de jeune fille rappelle le style baroque presque rococo, avec la fantaisie de ses lignes courbes, ses teintes pures de blanc et d'ivoire, et ses broderies riches et délicates. Sur les montants, la tête et le pied du lit, il s'agit davantage de scènes que de motifs, scènes d'inspiration clairement religieuses, résonnant avec le travail de l'artiste sur la figure de la madone.

Si au premier regard, ce lit semble être la couche d'une jeune vierge, lieu d'innocence et de pureté, dans le sommeil et la chasteté, des éléments iconographiques nous renvoient d'emblée vers des zones d'ombres. De sa pureté initiale, le lit peut se faire lieu de la trahison, de l'adultère, du mensonge...

L'artiste le vit alors comme une « empreinte de mémoire » : le temps passé, le rêve, les espoirs, la vie, mais aussi la désillusion, les amours égarées, la colère... Il est enfin premier et dernier lieu de vie.

Peu de pièces usuelles de mobilier sont si chargés émotionnellement et symboliquement. A la recherche d'une innocence perdue, cet hôtel, magnifié et en quelque sorte « sacralisé », tient lieu d'autel.

Marie Deparis-Yafil -Commissaire de l'exposition

Marie Deparis-Yafil est philosophe, critique d'art et commissaire indépendant. Depuis 2006, ses écrits ont été publiés dans plus de trente ouvrages (monographies ou catalogues d'exposition), en France et à l'étranger (Grèce, Pays-Bas, Etats-Unis, Japon, Norvège, Autriche, Maroc). Depuis 2008, elle a réalisé, en tant que commissaire, une dizaine d'expositions d'art contemporain, pour des Villes, ou dans des galeries et des espaces d'art. (<http://mariedeparis-yafil.over-blog.com>)

Expositions

2013 (en projet) | « A nos pères » - Avec Dalila Dalléas Bouzar, Nathalie Déposé, Sandrine Elberg, Marcell Esterhazy, Dimitri Fagbohoun, Roland Furhamn, Nandan Ghiya, Soheila Golestani, Bogdan Pavlovic, Milica Rakic, Mustapha Sedjal, Michaela Spiegel, Brankica Zilovic - Sur une invitation de Frédérique Paumier-Moch, Galerie 2.13 pm, Paris, du 1er juin à fin juillet 2013 - En co-commissariat avec Brankica Zilovic

2012 | « La Nuit de l'Offrande », dans le cadre de la Nuit Blanche 2012, avec une performance de Stefano Cassetti et une œuvre d'Yveline Tropéa. Sur une invitation de Marc Monsallier, Galerie Talmart, Paris | « Repeat me - Pattern Show » - Octobre 2012 - Édition 2012 du 22DesignerShow - ICI, Montreuil (93) | « Seules les pierres sont innocentes » - Avec Yassine Balbzioui, Raed Bayawah, Corine Borgnet, Katia Bourdarel, Arnaud Cohen, Jessy Deshais, mounir fatmi, Jamila Lamrani, Jacques Lizène, Luna, Moolinex, Loulou Picasso, Lionel Scoccimaro, Michaela Spiegel - Avril 2012, sur une invitation de Marc Monsallier, Galerie Talmart, Paris | « Jardins en métamorphose » Installations environnementales *in situ* dans les jardins publics de la Ville. Avec Dominique Bailly, Anne-Flore Cabanis, Vanessa Fanuele, Jean-Marc Forax, Juliette Jouannais, Sylvie Kaptur-Gintz, Vincent Mauger, Gabriela Morawetz, Sandrine Pincemaille, Maryline Pomian, Marie-Hélène Richard, Dimitri Tsykalov, Dimitri Xenakis. Juin, juillet 2012 - Jardins de la Ville de Thiais (94). Mairie de Thiais. En co-commissariat avec Anne-Laure Meyer/ Les Nouvelles Coïncidences

2011 | « Sutures » Avec Vanessa Fanuele, Faye Formisano, Naji Kamouche, Sylvie Kaptur-Gintz, Sandra Krasker, Mai Tabakian, Brankica Zilovic - Septembre 2011 - Sur une invitation de Charlotte Norberg - Galerie Charlotte Norberg, Paris.

2010 | « LUX » avec ZEVS - Dans le cadre de la Nuit Blanche 2010- Tour du Village, Château de Vincennes - Sur une invitation de l'ARCV, du Centre des Monuments Nationaux et de la Ville de Vincennes (92) | « Figure libre - Quand l'art détourne le sport » Avec Sophie Dalla Rosa, Amélie Deschamps & Capucine Vever, Marie Denis, Dominique Dubois, Massimo Furlan, Cyril Hatt, Thomas Jouanneau, Alfredo Lopez, Luna, Sébastien Lecca, Edouard Levé, Bruno Peinado, Laurent Perbos, Guillaume Poulain, Emmanuel Régent, Chloé Ruchon, Lionel Scoccimaro, Ernesto Timor, Laurent Tixador - Octobre, novembre 2010 - Salle d'exposition de la Ville de Guyancourt (Yvelines-78). En co-commissariat avec Isabelle Lebaupain/Agence PopSpirit.

2009 | « Une partie d'un monde auquel, dit-il, je ne croyais pas » - Avec Emmanuel Régent. Octobre, novembre 2009 - Sur une invitation de Michel Delacroix, directeur artistique du projet Chez Robert (www.chez-robert.com) | « Seconde peau, seconde vie » - Avec Liza Arico, Ghyslain Bertholon, Michel Bordage, Thomas Canto, Chiketic, Juliette Clovis, Deux Filles en Fil, Lucie Duval, Vanessa Fanuele, Ana Paula Freitas, Sylvie Kaptur-Gintz, Mouna Karray, Suntta Li, Luna, Miguel Angel Molina, Naco-Paris, Natydred, Valérie Pache & Christian Sauvegrain, Pschhh, Stoul, Coco Tassel, Jenny Tillotson, Barthélémy Togo, Ada Zanditon, ZEVS. Mars, avril 2009 - Salle d'exposition de la Ville de Guyancourt (78). En co-commissariat avec Isabelle Lebaupain/Agence PopSpirit.

2008 | « Racines02 » - Hôtel du Département de Strasbourg (Bas Rhin- 67), décembre 2008 - sur une proposition de NAUTE. En co-commissariat avec Mary-Jane Schumacher | « Paysages politiques, paysages contemporains » Basilique Aghios Markos, Heraklion, Crète - Grèce. Mai 2008 - Sur une proposition de NAUTE. En co-commissariat avec Mary-Jane Schumacher

« Beyond my dreams » - Galerie Mondapart

Du 5 avril au 4 mai 2013

Vernissage le jeudi 4 avril à partir de 18h30

Galerie Mondapart

80 rue du Château

92100 Boulogne Billancourt

M° Boulogne-Jean Jaurès (10)- Bus n° 52 - Vélib

Horaires de la galerie

Jeudis de 12h à 20h

Vendredis de 11h à 19h

Samedis de 15h à 19h

et sur rendez-vous

• tél : 06 08 30 94 90 • 09 52 77 76 41 •

Visuel de l'exposition : Sandra Krasker

Avec nos remerciements pour leur précieuse collaboration :

Galerie Exit Art Contemporain, Boulogne-Billancourt (pour Pascal Frament)

Galerie Eric Mircher, Paris (pour Hervé Ic)

Galerie Sémiose, Paris (pour Anne Brégeaut)

Galerie Thessa-Herold, Paris (pour Gabriela Morawetz)